



De plus en plus de musées occidentaux restituent des objets acquis dans des contextes coloniaux

Il faut «décoloniser» les collections



Restituer les bronzes du Bénin montre l'évolution des sensibilités des responsables de musées. KEYSTONE

LENA WÜRLER

Muséologie ► Le 18 février 1897, 1500 soldats britanniques entrent dans la capitale du royaume du Bénin, Edo. La cité fortifiée abrite un riche palais royal, décoré de plaques et de sculptures en bronze, en ivoire ou en bois, créées par des guildes d'artistes locaux au service de l'Oba (le roi). Durant l'attaque, le palais royal est saccagé, brûlé et pillé par les Britanniques, qui ramènent des centaines de «trophées de

guerre» à la maison.

Les trésors du Bénin sont ensuite revendus. Lancé en 2020 par le Musée d'ethnologie de Hambourg (MARKK), le projet Digital Benin a permis de recenser 5246 œuvres éparpillées dans le monde occidental, conservées dans 131 musées à travers 21 pays. Elles sont connues sous le nom de «bronzes du Bénin».

Plus possible aujourd'hui

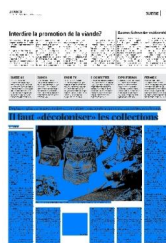
Parmi elles, une boucle de ceinture en bronze, en forme de masque. Elle a été rachetée en 1902 par William D. Webster, un marchand d'art londonien. En 2011, elle est finalement vendue au Musée Rietberg à Zurich. Un numéro blanc, inscrit sur le dos de l'œuvre, certifie sa provenance.

«Il y a encore dix ans, ce numéro était perçu comme un signe d'ancienneté et d'authenticité», indique Esther Tisa, res-

Genève

Le Courrier
1211 Genève 8
022/ 809 55 66
<https://lecourrier.ch/>

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebdom.
Tirage: 7'144
Parution: 5x/semaine



Page: 7
Surface: 77'563 mm²

Ordre: 38017
N° de thème: 038.017

Référence: 87056459
Couverture Page: 2/2

ponsable de la recherche en provenance du musée. Mais «aujourd'hui, nous n'achèterions plus une telle œuvre». C'est que, depuis cinq ans environ, la signification de ces chiffres blancs a changé. D'une garantie d'authenticité, ils sont devenus le signe d'injustices coloniales.

Ce changement de perspective a donné lieu à toute une série de restitutions d'œuvres au Nigeria, pays qui abrite aujourd'hui l'ancien royaume du Bénin. En Suisse, aucune restitution n'a encore eu lieu. Mais sous l'impulsion du Musée Rietberg, huit musées détenant des œuvres béninoises ont mis en place «L'initiative Bénin Suisse» en 2020. Parmi eux, les musées d'ethnographie de Neuchâtel et de Genève.

Durant un an, les huit institutions ont enquêté. Le but: identifier les œuvres issues du pillage de 1897. Les recherches montrent que, sur les 96 œuvres détenues par des musées suisses, 21 sont considérées

«Nous n'achèterions plus de telles œuvres aujourd'hui»

Esther Tisa

comme «pillées» et 32 comme «vraisemblablement pillées». «Pour ces dernières, nous n'avons pas de preuves claires,

mais leur iconographie est vraiment typique de l'art royal de l'époque», explique Michaela Oberhofer, conservatrice en charge de l'art africain au Musée Rietberg.

Jeudi, le rapport du projet «Initiative Bénin Suisse» a été présenté à une délégation de dix représentants nigériens. Les partenaires des deux pays ont signé une déclaration commune, dans laquelle les musées suisses concernés ont «exprimé leur ouverture à un transfert de propriété des objets pillés et vraisemblablement pillés».

Ce document servira de base pour discuter de l'avenir des bronzes du Bénin conservés en Suisse. Si les «Bronzes du Bénin» constituent l'un des plus importants projets de restitution d'œuvres au niveau suisse et international, la problématique de la provenance des objets issus de contextes coloniaux prend de plus en plus d'ampleur partout dans le monde. Surtout depuis novembre 2018.

Ce mois-là, un rapport provoque une onde de choc. Le rapport Sarr-Savoy montre qu'environ 90% du patrimoine culturel de l'Afrique sont détenus par des collections occidentales. La problématique ne pouvait plus être ignorée. Depuis trois ans, le rythme des rapatriements d'œuvres dans leur pays d'origine n'a fait que s'accroître.

A titre d'exemple, le 7 février, le Musée d'ethnographie de Genève (MEG) procédera à la resti-

tution d'un masque et d'un hochet iroquois, arrivés en Suisse en 1825. «Il s'agit probablement de l'un des plus anciens masques de ce type conservés en Europe», relève Floriane Morin, conservatrice responsable des collections Afrique au MEG.

«La Suisse a participé au colonialisme de manière indirecte, à travers des individus partis à l'étranger», explique de son côté Claire Brizon, chercheuse au Musée cantonal d'archéologie et d'histoire (MCAH) à Lausanne et autrice d'un livre sur les «Collections coloniales» conservées en Suisse à paraître en avril.

Nouvelle sensibilité.

L'essentiel du travail de Claire Brizon consiste à retracer la biographie des objets, en étudiant des archives locales et internationales, en inspectant les inventaires de musées et, surtout, en scrutant l'objet à la loupe. Les restitutions ne constituent en ce sens que la pointe de l'iceberg d'un processus général et progressif de «décolonisation» des musées, selon lequel les communautés-sources doivent être davantage impliquées. «Tous les spécialistes insistent sur un point: aucun risque de voir les musées suisses se vider de leurs collections. Déjà parce qu'ils exposent généralement moins de 5% de leur collection, souligne Claire Brizon. De plus certaines communautés ne demandent pas de récupérer leur patrimoine. ESH MÉDIAS